

# LE SOCIALISME AGRAIRE

DANS L'ALFELD

Budapest, 26 juin

Dans l'« Alföld », l'immense plaine hongroise, les froments, les orges, les avoines s'étendent à perte de vue; les maïs, rangés en bataille, portent haut leurs lances frissonnantes; l'air est incandescent; le héron, la cigogne, l'outarde arpentent gravement les pâturages et s'écartent à peine pour laisser défilér, crinière au vent, des bandes de chevaux conduits par un seul « csikos ». Ils passent; le vent emporte la poussière et comme dans les plaines du Sahara, surgit à l'horizon un lac où se reflètent de frais ombrages; le mirage vient de laisser tomber un coin de son voile. De loin en loin, quelques arbres; tout ce qui peut nuire à la culture du blé est rigoureusement proscrit; l'ardeur du soleil ne gêne point le paysan, et les pâtres, des mois entiers, sans franchir le seuil d'une maison, campent à la belle étoile entourés de leur bétail.

Le pays est riche. Le paysan devrait y être heureux, et c'est là cependant que le socialisme agraire prend, depuis quelques années, un développement inquiétant. A la fin du mois, commencent les moissons; les paysans refusent de travailler aux conditions précédemment souscrites. Ils veulent un salaire supérieur; quelques propriétaires ont cédé; d'autres résistent. Le gouvernement s'apprête à faire respecter la liberté du travail. On a mobilisé dans la haute Hongrie des bandes de Ruthènes et de Slovaques, qui, au besoin, seraient, par chemin de fer, transportées sur les lieux où la grève persisterait. Il faut, à tout prix, rentrer la récolte sur les points menacés: il s'agit de 200 millions. Mais des désordres sont à craindre, les paysans magyars cogneront dur sur les ouvriers étrangers, les « fokos » feront de terribles entailles. La troupe devra intervenir; c'est une situation qui ne manque pas de gravité. J'en ai recherché les causes et je les dirai au retour, car elles doivent nous être un enseignement. J'aime beaucoup ces contrées, et on n'étudie bien que les pays que l'on aime. Petœfi disait:

« Plaine infinie du bel Alföld, tu es là demeure chère à mon âme. La haute Hongrie, avec ses montagnes et ses vallées, est un livre dont, à chaque instant, il faut retourner les pages; sur toi, mon Alföld, on ne voit point s'entasser montagnes sur montagnes; comme une lettre dépliée, je puis te parcourir d'un trait. »

A. SAISSY.

FERNAND XAU

Directeur

RÉDACTION

100, RUE RICHELIEU, PARIS

**Prix des Abonnements**

	En L.	En Es.	En R.
PARIS. . . . .	20. »	10.50	
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE	24. »	12. »	
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	35. »	18. »	10

*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.  
Adresser les mandats-poste à M. l'Administrateur*

Adresse télégraphique : JOURNAL-RICHELIEU-P

**LES VACANCES  
DE NOS ABONNÉS**  
(Voir en 3<sup>e</sup> page.)

LES  
**BEAUX DIMANCHES**

I

*C'est le troisième du mois*

MADAME, trente-deux ans.  
JEAN, neuf ans.

MADAME, *d'un air gêné.* — Quel dimanche sommes-nous, aujourd'hui, mon petit homme?

JEAN. — Quel dimanche?

MADAME. — Oui. Cherche bien. Nous sommes le troisième...

JEAN, *avec volubilité.* — ...Dimanche du mois? C'est le dimanche de mon père?

MADAME. — Oui. Ça veut dire qu'il faut t'apprêter pour que Lisa te mène tout à l'heure chez lui.

JEAN, *songeur.* — Bon! bon... Je n'y pensais plus... (*Un petit temps.*) Est-ce que je me fais chic? Est-ce que je mets mes belles affaires?

MADAME. — Comme tu voudras.

JEAN. — Mon petit vêtement gris, alors? C'est bien suffisant.

MADAME. — Comme tu voudras.

JEAN. — Mais oui. Et puis, il ne fait pas du tout attention à ça.

MADAME. — Dépêche-toi, Lisa t'attend.

JEAN, *qui a une idée.* — Dis donc, maman?

MADAME. — Quoi?

JEAN. — Tu me le diras un jour?

MADAME. — Quoi donc, mon petit?

JEAN, *calin.* — Tu me l'as promis.

MADAME. — Mais...